

sant à la clarté du jour, j'avais le cœur si plein d'amour pour lui et de bons désirs ! Si au moins un chaud rayon de soleil venait me visiter, comme autrefois ! Quel mal ai-je fait pour être punie ? Mes faibles aiguillons n'ont jamais blessé personne, pas même la main qui m'a cueillie ! Est-il juste que je souffre ainsi ?

Voilà comme je murmurais contre Dieu même, sans retenir ma plainte amère.

Pauvre rose ignorante que j'étais ! Lorsque je me laissais aller ainsi à mes gémissements dans la révolte, je ne savais pas que chaque être ici-bas a son heure d'épreuve à subir, et que pendant cette heure, l'adversité, comme l'eau glacée que buvait ma tige, apporte avec elle des forces pour le temps qui va suivre.

Depuis j'ai compris cela et beaucoup d'autres choses encore, par l'enseignement que j'ai reçu.

Cependant on nous avait transportées dans un lieu où régnait une grande agitation. Ce n'était plus comme aux champs, où les nuages fuyaient silencieux, où le doux frémissement du zéphyr dans le feuillage, le gazouillement des oiseaux, les voix parfumées de mes compagnes, formaient d'agréables concerts ; ici tout était bruit, mouvement et désordre. J'eus peur d'abord de ce tumulte, puis je m'y habituai et je devins curieuse de voir le monde. Je sentais mes forces renaitre et la vie me remonter au cœur ; ma tige reverdie se tenait droite et ferme ; je relevai ma corolle désormais fraîche et superbe, résolue à prendre ma part d'air, de soleil et de joie. Les hommes allaient, venaient, se croisaient dans tous les sens avec de grands airs effarés, mais tout me sembla terne et déplaisant ; et ce lieu appelé *la ville*, dont mes compagnes faisaient un si grand état, me parut une fort étourdissante demeure.

Parmi les allants et venants, beaucoup s'empres- saient autour de nous ; j'entendis vanter mes attraits. Mes sœurs, jointes à d'autres fleurs qui m'étaient in- connues, passaient de main en main. En peu de temps, emportées, dispersées, elles disparurent. Où allaient-elles ? Sans doute vers les plaisirs et les fêtes ; vers le lieu où les appelait l'accomplissement de leurs brillants souhaits d'avenir.

Bientôt je restai seule, livrée à mes réflexions, abandonnée, dédaignée peut-être. Et pourtant, moi aussi, j'avais demandé à Dieu comme les autres, mon instant de félicité.

V

Le jour s'avavançait, quand vint se placer devant moi une pauvre femme, dont les humbles vêtements, les traits fatigués, les yeux pleins de larmes, accusaient la misère et les chagrins. Elle me contempla long- temps en disant avec tristesse :

Cette rose réjouirait peut-être le cœur de ma fille triste et malade ; mais je suis pauvre... trop pauvre !..

Elle s'en fut.

Ces paroles avaient ému le cœur de ma bouquetière. Les bonnes gens s'aident entre eux ; la pauvre femme fut rappelée, et, moyennant quelques deniers, heureuse et reconnaissante, elle m'emporta.

Ainsi j'étais vendue... et vendue à vil prix... et livrée aux mains de la misère ! J'en rougis de honte. Je songai que, sans doute, en ce moment, placées dans des vases précieux de Sèvres ou du Japon, mes sœurs étalaient à l'envi leurs brillantes corolles dans la demeure somptueuse des grands. Je comparai leur sort avec celui que le ciel me faisait, et je baissai ma tête humiliée.

VI

La pauvre femme m'emportait d'une course rapide. Bientôt nous arrivâmes devant un grand bâtiment à l'aspect sinistre. Nous entrâmes sous une voûte basse et sombre ; une lourde porte se referma sur nous :

— Juste ciel ! m'écriai-je ? où suis-je ? où me mène-t-on ? que ces hautes murailles qui cachent le jour, que ces cours sont étroites ! que ces pavés sont froids ! Le soleil se lève-t-il sur cette terre ?

Nous parcourions de ténébreuses galeries où des figures livides passaient en silence comme des ombres. La pauvre femme qui m'emportait avançait d'un pas pressé, en cachant sa figure et ses larmes.

Elle s'arrêta enfin devant une seconde porte de fer, au-dessus de laquelle était écrit en gros caractères ce mot terrible : *Condamnées*. Nous étions dans une maison de force, dans la demeure du crime et de l'expiation.

Après une longue attente, la porte s'entr'ouvrit pour nous donner passage ; et la voix tremblante de la pauvre femme prononça faiblement un nom... celui de sa fille.

Sa fille !.. avec quels transports la pauvre mère prit dans ses bras le corps frêle et maigri qui gisait sur la dure ! de quelles caresses elle couvrit le front décoloré, les yeux caves, les joues terreuses de la condamnée !

Que se dirent-elles pendant le peu d'instant qui leur furent accordés ! je ne sais. J'entendis des mots de déshonneur, de crime, de jugement. J'entendis aussi des cris de douleur et de révolte ; je vis les mains de la mère se lever pour bénir, puis on l'emporta mourante.

La condamnée la suivit des yeux ; mais dans le sourire amer de ses lèvres crispées, dans son regard effrayant, il y avait plus de désespoir que de tendresse et de regret.

Lorsque dans nos champs, avant d'éclore, j'entendais mes sœurs parler de jeunes filles, je me les figurais jolies, heureuses, innocentes comme nous. Quand la pauvre femme m'avait emportée pour sa fille malade, dans ma pensée, je voyais celle-ci un peu faible et pâle, comme une de nous après un orage ; mais dans ma pure essence de fleur, je n'aurais pu supposer ce que je voyais dans ce triste lieu où l'on m'avait conduite.

Restée seule, la condamnée me vit, me saisit de sa main brûlante, et attachant sur moi un regard plein d'envie et de haine :

— Tu es fraîche, me dit-elle, et moi je ne le suis plus. Ton parfum est suave, et mon haleine est empestée. Tes pétales embaumés se dilatent, purs et sans taches, à la lumière, et moi je suis coupable et flétrie. Va-t-en !

Et me rejetant loin d'elle, la condamnée se détourna pour pleurer.

Ses larmes coulaient sans doute sur sa vie qui fuyait, sur son enfance passée si vite qu'elle la quittait à peine, sur sa jeunesse perdue, peut-être sur ses fautes.

Tremblante de douleur et d'effroi, cachée sous mes feuilles, moi aussi je pleurais.

— O mes sœurs ! ô mes chères compagnes ! mon beau ciel bleu, mon horizon fleuri ; et toi joyeux zéphyr qui te berçais près de moi dans un rayon de soleil, où étiez-vous !... qu'étais-je venu faire en ce lieu de misère et d'angoisse !